

Ioan POP-CURȘEU\*

## RIRE, SOURIRE, PLEURER – COMEDY CLUJ, OCTOBRE 2011

**Abstract:** This paper analyzes a new film festival, *Comedy Cluj*, 3<sup>rd</sup> edition, underlining the importance of such a manifestation for the city, as well as some contemporary directions in the comedy movies.

**Key words:** *Comedy Cluj*, humour, multiculturalism.

Le festival international de film *Comedy Cluj*, parvenu à la troisième édition, bien qu'il ne soit pas aussi prestigieux que le TIFF, mérite cependant de retenir notre attention par sa plus grande cohérence thématique, vu qu'il rassemble autour d'une idée centrale ou d'une certaine forme comique *seulement* des comédies. Cette année, le genre qui a fédéré trente-cinq pays et plus de cent trente films a été la *comédie dramatique*, dont le maître incontesté reste le Français Truffaut. On a donc beaucoup ri dans les salles clujaises, Arta, Victoria, Florin Piersic (anciennement Republica) et d'autres, mais les éclats de rire – plus modérés que dans le cas des comédies structurées autour des gags – ont souvent été interrompus par des soupirs ou même par des pleurs.

Les films inscrits dans la compétition, au nombre de dix, ont proposé aux spectateurs une large gamme de nuances et d'émotions, aussi bien que des façons de

Ioan POP-CURȘEU

Babeș-Bolyai University, FTT  
E-mail: ioancurseu@yahoo.com

---

\* The author is Lecturer at the Faculty of Theatre and Television, UBB Cluj-Napoca, and he works also at *Steaua* cultural magazine.

rire très diverses: une façon philippine, une autre allemande, une chinoise et l'autre grecque, etc., les sélectionneurs du festival misant en premier lieu sur la diversité et seulement en deuxième lieu sur la qualité. Cet ordre de priorités ne signifie pas du tout que la qualité aurait manqué: elle a été présente à tous les niveaux, depuis les scénarios jusqu'à l'image, l'édition, le jeu des acteurs, la scénographie et la mise-en-scène. Peut-être que, tout de même, ce n'est pas *Dimanche à la philippine / Duminică în stil filipinez* (coproduction Taiwan-Philippines, 2009, réalisateur: Wi Dong Ho) qui aurait mérité Le Grand Prix *Comedy Cluj*, parce que l'histoire de deux immigrants philippins qui transportent à longueur de journée un canapé trouvé, en passant par des situations qui frisent souvent l'absurde pur, n'a pas été très significative. Le film souffre de certaines longueurs qui, éliminées au montage, l'auraient sans aucun doute rendu meilleur.

De toute manière, le public ne s'est pas trompé et sa préférence est allée vers *L'Infidèle / Infidelul* (Grande-Bretagne, 2010, réalisateur: Josh Apignanesi), film récompensé avec Le Prix du Public, auquel s'est ajouté un prix pour le meilleur rôle masculin, accordé à Omid Djalili (qui a brillamment incarné le personnage Mahmud Nasri) et un autre pour le meilleur scénario (signé par David Baddiel). À ces trois prix on aurait pu ajouter – sans fausse générosité – un pour la meilleure bande son et la meilleure musique, qui a malheureusement échoué au film allemand *Le Bourdon / Bondarul* (2010,

mis en scène: Sebastian Stern), distingué aussi par le prix de la mise en scène, qui aurait dû revenir à *Quatre lions / Patru lei* (Grande-Bretagne, 2010, réalisateur: Christopher Morris). La musique de *L'Infidèle*, composée par Erran Baron Cohen (frère du plus célèbre Sacha-Borat), accompagne de ses rythmes composites, entraînants et énergiques, une histoire traitant de l'identité, du racisme et des préjugés, qui pourrait tranquillement se situer sous le signe du vieil adage latin: *castigat ridendo mores*. Mahmud Nasri, britannique d'origine pakistanaise, découvre, en faisant le ménage dans la maison de sa mère morte récemment, un certificat d'adoption qui va lui dévoiler une réalité terrifiante pour un bon musulman: avant de faire partie de sa famille, il s'appelait Solly Shimshillewitz, étant donc tout à fait Juif. Au cours de la recherche désespérée de ses origines, Mahmud s'initiera au judaïsme, afin d'être reçu par son papa supposé, un rabbin qui tire à sa fin dans un foyer pour vieilles personnes. Parallèlement, «Solly» devra faire preuve d'un respect absolu envers les principes du *Coran*, devant la famille de sa future belle-fille, Uzma, et surtout devant le second mari de la mère de celle-ci, un prédicateur intégriste du type «guide de la révolution» iranien. Étant un parfait colérique, il ne se laisse pas beaucoup vaincre par le désespoir, même lorsque sa femme le plaque, et il réussit à vaincre l'imam fondamentaliste sur son propre terrain, en montrant qu'il comprend le Livre du Prophète non seulement dans sa lettre, mais aussi dans son esprit, et en

montrant à l'assistance devant laquelle la confrontation a lieu que celui qui prétend descendre d'une fameuse famille de prédicateurs remontant jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle n'est en fait qu'un ancien chanteur *pop*, loup habillé en mouton pour échapper à certains problèmes avec le fisc. Et, comme dans toute bonne comédie, tout finit avec de la musique et un mariage qui concilie toutes les religions et les couleurs de peau! Au-delà de cette histoire, beaucoup de problèmes graves sont traités dans une gamme comique, ce qui leur confère une nouvelle dimension: la situation de Palestine, la Shoah, l'ethnophobie, l'identité sous son aspect de construction culturelle, ou bien les conflits entre générations. En bénéficiant, comme je l'ai souligné déjà, de la meilleure bande son du festival, *L'Infidèle s'est fait remarquer* aussi par le montage rapide, par les mouvements variés de la caméra, bien qu'il ait souffert quant à la transparence de l'image, chapitre auquel il n'aurait pu espérer aucun prix. Sur ce point, le jury a distingué, avec assez de justesse, *Quatre costumes noirs / Patru costume negre* (2010), film grec consacré à quatre fossoyeurs, réalisé par Renos Haralambidis.

Deux autres films de la compétition officielle auraient mérité un meilleur sort – c'est-à-dire au moins une mention du jury –, à savoir une comédie chinoise traitant du commerce d'objets érotiques (*La Révolution des lampes rouges / Revoluția felinarelor roșii*, 2010, réalisateur: Sam Voutas), où c'est le principe bergsonien du comique, «du mécanique plaqué sur du vivant» (fallait y voir les Chinois!), qui

a fonctionné, ainsi qu'une coproduction russo-allemande, *Les Filles Yakuza ne pleurent jamais / Fetele Yakuza nu plâng niciodată* (2010, réalisateurs: Serghei Bodrov, Gulshat Omarova), centrée sur la mafia internationale. *Les Filles Yakuza* a cependant décroché un prix, pour le meilleur rôle féminin, accordé à Tak Sakaguchi.

De même, je désirerais mentionner ici, par une sorte de scrupule patriotique, le seul film roumain de la compétition officielle, *Visul lui Adalbert / Le Rêve d'Adalbert* (2011), réalisé par Gabriel Achim. En synthétisant les choses rapidement, le film a misé de nouveau sur une exploration du communisme dans une perspective tragi-comique, ce dont – à vrai dire – le public commence à se lasser, surtout que les grandes créations cinématographiques postérieures à 1989 ont eu des difficultés à trouver des sujets dans la «réalité immédiate», ce qui est arrivé aussi au roman. Je crois que, en dernière analyse, l'exploration des moments traumatiques de l'histoire plus ou moins récente, combinée avec une lecture surdimensionnée du passé national, caractérise seulement les grandes cinématographies impérialistes ou les petites (américaine, russe, d'une part / roumaine, bulgare, hongroise, d'autre part), les cinématographies solides de l'ouest de l'Europe étant immunes à cette «maladie». Pour revenir au *Rêve d'Adalbert*, j'ai cependant trouvé original le prétexte de Gabriel Achim, c'est-à-dire les accidents de travail, très fréquents à l'époque communiste; dans le film

figurent d'ailleurs de nombreuses images à caractère documentaire, relatives à de tels événements malheureux. La fiction prédomine malgré tout, une fiction qui a au centre le sous-ingénieur Iulică, pris entre une épouse acariâtre et une amante capricieuse, et occupé avec l'organisation des festivités du soixante-cinquième anniversaire du PCR dans l'usine où il travaille, sous l'ombre tutélaire de Ceaușescu et du camarade Tocmagiu (nom transparent, qui renvoie aux transactions plus ou moins licites!), le leader local de la pieuvre. Pour cet anniversaire, le sous-ingénieur a tourné une micro-fiction sur pellicule, *Le Rêve d'Adalbert*, sur un jeune travailleur qui découvre – suite à une série de cauchemars – que c'est bien de ranger ses outils au travail. Pendant que les spectateurs (*intra-* et *extra-diégétiques*) s'amusent de la langue de bois, du grotesque des situations où l'idéologie officielle mettait les gens, une catastrophe se produit dans l'usine: un tourneur, qui aurait dû être présent aux festivités, mais auquel Iulică avait demandé de faire quelques copeaux pour la prof de son fils, menacé d'avoir une mauvaise moyenne en conduite, perd sa main, ce qui mène à une «reconstitution» sous l'œil attentif des sécuristes. Iulică doit jouer le rôle de la victime, tout en étant filmé. Par mégarde, ou comme punition qu'il s'inflige à soi-même, le sous-ingénieur laisse lui-aussi glisser sa main dans la machine, en la perdant, pendant que la caméra se balance de tous les côtés et les yeux des spectateurs se remplissent de sang. Un mauvais signe d'un rêve de la femme

du protagoniste s'accomplit ainsi, alors qu'elle l'avait averti de ne faire aucune bêtise, car son sommeil avait été hanté par des renards (présages d'infélicités). Tout cela se passe après la soirée où Steaua a gagné La Ligue des Champions, et la destinée de Iulică est liée arbitrairement à celle de Helmuth Duckadam, estropié par le fils de Ceaușescu à cause de la voiture luxueuse que les organisateurs de la compétition avaient offerte au gardien des buts. Dans la création de Gabriel Achim je trouve très intéressantes les couches superposées d'allusions et citations cinématographiques, en allant du *Guépard* de Visconti, jusqu'aux pornos ou aux documentaires sous-aquatiques de Jacques-Yves Cousteau, ou à beaucoup de films de la production autochtone. Le moment où l'ingénieur Lefărdău, le chef direct de Iulian, tient dans l'usine un discours sur le cinéma en tant qu'art anti-bourgeois, en renvoyant au premier exemple de réalisme socialiste, *La Sortie des usines Lumière*, reste mémorable. Ce que je reprocherais à Gabriel Achim, au-delà de la banalité de l'inspiration communiste, c'est l'image trouble, doublée d'une manière de filmer très faible. Il est vrai que, à la projection de gala, le réalisateur soutenait que l'utilisation du support VHS et de la pellicule de 8 mm, ainsi que la caméra sans support sont des éléments d'une esthétique misérabiliste assumée; quoi qu'il en soit, il est pénible de voir sur un écran géant des images dont la clarté ne dépasse pas celle des films circulant sur YouTube. C'est une chance que *Le Rêve d'Adalbert* ait été servi par de bonnes

prestations de la part des acteurs et que les deux scénaristes (dont le réalisateur lui-même) aient trouvé quelques gags très réussis. La reconstitution de l'époque est, de toute manière, fidèle, avec les Dacia qui ne veulent pas démarrer, les usines où l'on travaille n'importe comment, les costumes qui nous sont si familiers et pourtant si inconnus, la manière de parler et de jurer qui est toujours la nôtre, etc.

De toute manière, la comédie roumaine a été bien représentée et les clujois ont eu l'occasion de retrouver des archétypes, comme Dame Chirița et les personnages de Caragiale. On a pu revoir des films qui ont gardé une certaine fraîcheur, plus par le thème que par la mise-en-scène, par exemple *O scrisoare pierdută / Une lettre perdue* (1953, réalisateurs: Sică Alexandrescu & Victor Iliu), ou bien *D-ale carnavalului / Faits du carnaval* (1958, réalisateurs: Gh. Naghi, Aurel Miheleş). La fameuse Draga Olteanu-Matei a fait revivre pour le public une Chirița géniale, à la fois à Jassy et en province, cherchant à marier ses filles ou bien à convaincre le placide Bârzoï (le non moins légendaire Dem. Rădulescu) à devenir préfet. Le jeu efficace et nuancé de la protagoniste – l'invitée vedette de *Comedy Cluj* – a rappelé encore une fois à quel point Caragiale est redevable à son prédécesseur Alecsandri, qu'il a vainement ironisé, et à quel point une relecture de celui que les manuels ont réduit à l'appellation réductrice «le bard de Mircești» s'avère impérative.

Quelques sections puissantes ont donné de la tenue au festival de Cluj. Je pense en tout premier lieu à Focus France,

qui a vu passer sur les écrans *Le Charme discret de la bourgeoisie* de Buñuel, chef-d'œuvre de la comédie à échos surréalistes (1972), ou bien à une section qui a rassemblé quelques très bons films serbes, où l'on devine un héritage bien intégré et dépassé d'Emir Kusturica. Le rire le plus irrésistible a éclaté aux classiques de type *Monty Python et le Saint Graal* (1975, réalisateurs: Terry Gilliam et Terry Jones), avec son médiévalisme en carton-pâte et son comique à la fois grossier et raffiné, avec les chevaliers trottant pendant qu'ils agitent des noix dans un bidon, afin d'imiter le galop des chevaux que la production ne s'est pas permis parce qu'ils étaient trop chers...

*Comedy Cluj* a proposé aux spectateurs – en première – de nombreux films d'animation et des courts-métrages, produits dans les écoles spécialisées du monde entier, assortis de diverses formes d'humour, depuis l'humour juif si spécifique, au comique lourd des Allemands, ou aux formes abracadabrantes de *pince-sans-rire* des Britanniques. Le prix pour les courts-métrages inscrits dans la compétition a distingué *Gobbel* de Raluca David (2011), une comédie noire sur un enterrement à la campagne, dans la Roumanie contemporaine, assez bien réalisée, avec des scènes prégantes et des angles osés de prises de vues. Sans aucun doute, le jury de la section, formé majoritairement de jeunes bloggeurs, a-t-il voulu récompenser aussi une production clujoise, signée par une ancienne étudiante de la Faculté de Théâtre et Télévision. Un autre court-métrage roumain s'est

imposé à l'attention, *Captivi de Crăciun / Captifs à Noël*, de la Bucarestoise Iulia Rugină, tandis que le jury officiel du festival a mentionné élogieusement une production allemande, *Daniel's Ashes* de Boris Kunz, une histoire embrouillée des cendres d'un mort. À ce film, beaucoup trop long pour un bon court-métrage, le spectateur parvient difficilement à sourire deux-trois fois. Pour le reste, platitudes, lenteurs, scènes forcées, dignes d'une comédie allemande!

À la section d'animation, c'est l'école tchèque de Prague qui s'est surtout fait remarquer (FAMU, une des plus anciennes et prestigieuses institutions spécialisées d'Europe), par les idées innovatrices, par les réalisations osées et rythmées, par la combinaison des figures dessinées avec des acteurs vivants et par un refus programmatique du lieu commun. Dans le même esprit concentré du *short* s'est inscrite à point nommé la sélection *Best of La Nuit des publivores*, en rappelant au public que la pub peut être parfois un petit chef-d'œuvre, surtout lorsqu'elle se fonde intelligemment sur les mécanismes du comique, et l'aidant à oublier l'avalanche de clips publicitaires pleins de trivialité, sous laquelle les télévisions écrasent le déroulement des meilleures émissions.

À côté de tout cela, je pense qu'il y a un autre film qui aurait mérité un plus ample intérêt de la part du public: à sa première projection, seulement quelques vingt-cinq spectateurs étaient parsemés dans la salle. *Les Amis / Prietenii* (Suède, 2010, réalisation: Josef Fares) raconte l'histoire de trois copains qui travaillent dans un

atelier de réparation de vélos et qui sont possédés – chacun à sa manière – par une sorte de *démon de midi*, charriant avec lui sexe et problèmes d'identité: Juan se voit en situation d'euthanasier son chien, Dino, trop vulnérable devant l'arthrose; Jörgen a des difficultés d'entente avec son épouse, dont il croit qu'elle aurait envie d'un mec *macho*, couvert de tatouages et plein d'énergie; le veuf Aziz attend un petit-fils de son fils Sami et essaie de trouver une nouvelle partenaire de vie, en faisant la cour à la maman de Jörgen. Les histoires s'entrecroisent de manière intelligente, les trois potes se donnent réciproquement des conseils dont l'application s'avère le plus souvent catastrophique, les apparences comiques sont contredites par des situations qui dégènèrent dans le dramatisme, et la construction des significations sur le fil du rasoir va main dans la main avec une narration d'un très bon rythme, ni trop lente, ni trop alerte. Sami et son épouse simulent une grossesse, en déroulant parallèlement un processus d'adoption, car l'homme ne peut pas avoir d'enfants; or, leur double jeu est compromis par une irrégularité, ce qui les détermine à prendre un enfant chinois, au grand plaisir – final – du grand-père d'origine turque. Le réalisateur analyse des stéréotypes comportementaux (l'Espagnol est fêtard, le Suédois est prudent et bourgeois, l'Oriental paresseux arrive au boulot longtemps après les autres), des manières comiques de parler (le suédois-turc d'Aziz semble d'une grande beauté), des mécanismes de réaction dans des situations difficiles et construit au moins

deux scènes remarquables qui éveillent irrésistiblement le rire du public (la salade *machiste* que Jörgen fait dans la cuisine conjugale, ou bien la poursuite du même Jörgen par un Asiatique dont on a volé un vélo, avec lequel le voleur est venu dans l'atelier des trois amis pour faire couper la chaîne de protection).

Les comédies qui ont passé cette année sur les écrans au festival de Cluj n'ont produit aucune révélation esthétique persistante, mais elles ont mis en avant un message de tolérance et de paix dans «le village global», multiculturel, comme de nombreuses productions le prouvent, tout particulièrement *L'Infidèle*. Le comique

que les organisateurs ont visé n'est pas du tout celui que Baudelaire nomme «absolu», celui qui fait éclater de rire sans médiation intellectuelle, mais tout au plus le comique «significatif», fondé sur une idée morale, sur la réflexion et sur une combinaison savante avec le drame, le comique qui permet de rire aussi *post-festum*, commodément assis dans le fauteuil de chez soi. Quoi qu'il en soit, donner à la ville de Cluj un festival de comédie qui promet de durer et qui cette année a intéressé autour de 20.000 de spectateurs, comparativement avec les 18.000 de l'année passée, c'est là une idée plus que salutaire.